

Jean Petitcolas



Sa devise : *Lutte de luths en ut*

Une matinée endormie de jour férié...

Une charmante dame nous attend devant l'entrée de l'hôtel-restaurant Le Luth, à Mirecourt. Pourvu que nous ne soyons pas en retard ! Pourvu qu'elle et son mari ne nous aient pas attendus trop longtemps ! Car ce rendez-vous est comme un cadeau : nous rencontrons Monsieur Jean Petitcolas, luthier parisien bien connu originaire de Mirecourt, et son épouse Simone. Cela fait quatre ans qu'ils ne sont pas revenus dans les Vosges. La famille qui leur reste ici leur manquait.



Ils se sont connus tout jeunes et sont rapidement partis à Paris où ils ont toujours vécu depuis.

« Nous sommes très attachés à cette région. Notre neveu habite Mazirot et quand nous sommes arrivés, je lui ai encore fait remarquer combien c'était beau ici », dit Simone Petitcolas.

Simone et Jean se sont connus en 1945 alors que ce dernier rentrait de l'armée. Ils sont nés tous les deux à Mirecourt.

« Ma femme est plutôt du centre-ville. Elle vivait près de l'église. »

« Tout près du clocher », précise-t-elle ! Ils se sont mariés en 1948.

Les débuts dans Paris n'ont pas été faciles. Il y avait encore les restrictions. Il n'était pas simple de se loger.

« En tant que luthier débutant, je n'étais pas tellement bien rémunéré. Quand ma femme m'a rejoint, les choses se sont arrangées parce qu'elle a obtenu un emploi au siège social de Boussac, l'entreprise textile pour laquelle elle travaillait déjà à Mirecourt. À ce moment-là, j'étais chez Français, le luthier du conservatoire, rue de Madrid. Je suis resté chez lui pendant cinq ans puis,

je me suis dit que j'allais essayer de me débrouiller tout seul.

Nous habitons Montmartre. J'ai trouvé un local pour faire un atelier. J'ai commencé comme ça. »

« Et aussi grâce à la générosité des gens de l'époque », s'empresse d'ajouter son épouse.

« Nous avons une bande d'amis qui nous ont vraiment beaucoup aidés. Ils étaient intéressés par le travail de Jean... »

Tous deux semblent très heureux de partager ces beaux souvenirs. Monsieur Petitcolas avait même pris la peine de préparer cet entretien avec grand sérieux et force documentation.



Revenons un peu aux années mirecurtiennes.

Jean Petitcolas a fait ses études primaires avenue Graillet à l'école annexe de l'école normale d'instituteurs. Tout comme ses trois frères. Au collège, toujours à Mirecourt, les études le passionnaient peu. Un oncle qui travaillait à Paris chez le luthier du conservatoire lui donna l'idée d'apprendre la lutherie et de venir le rejoindre lorsqu'il aurait acquis un peu d'expérience.

« Étant ami avec Amédée Dieudonné, il l'a persuadé de me prendre chez lui afin de me former selon la tradition. Le choix d'un métier artistique me convenait parfaitement. Dans le même temps, la drôle de guerre qui somnolait depuis un an s'est transformée en défaite et dans l'humiliation totale. Les années d'occupation ont été très difficiles et se sont poursuivies entre la peur et l'espoir. C'est le temps de mon apprentissage à Mirecourt.

Quand je suis arrivé chez Amédée Dieudonné au printemps 1940, il était dans la cinquantaine et il avait le cheveu rare. Il portait ce grand tablier bleu qu'on appelle une 'venotte'. Ancien combattant de 14-18, il avait été blessé et gazé : sa santé en subit les effets toute sa vie. L'Occupation ajoutera encore à sa haine pour les Allemands. C'était pourtant un brave homme mais il avait un caractère difficile à supporter, surtout pour un jeune avant, faisait encore le Malgré tout, toutes dans son atelier restent bon souvenir. Il était travail par Marcel excellent luthier lui d'un calme étonnant. son patron et ami.

Le début l'atelier a été troublé Allemands. Avec et des copains, nous joints à la foule le Sud pour finir où nous sommes trois mois à vivoter. occupée sans papiers

De retour au repris doucement et les conversations orientées vers la Norwich, Stalingrad, Pendant ce temps, métier et j'assurais journalières et ce, l'année 1943.



qui, peu de temps rigolo au collège. les années passées pour moi un très secondé dans son Thomassin, aussi et homme Le contraire de

de mon temps à par l'arrivée des mon frère aîné nous sommes qui fuyait vers dans la Drôme restés environ Revenir en zone n'était pas facile.

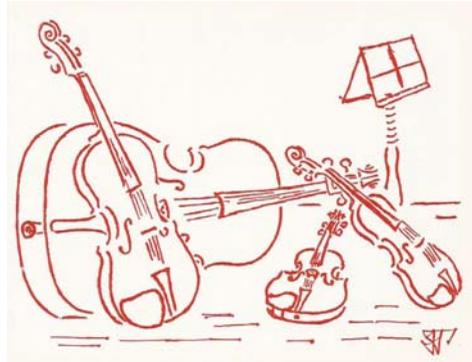
pays, le travail a le patron animait essentiellement guerre. Toulon, la Résistance... j'apprenais mon toutes les corvées jusqu'à la fin de

Début 1944, pour éviter le STO* qui ratissait large, avec mon frère aîné et deux copains, nous avons décidé de partir en Suisse afin de rejoindre le Général de Gaulle à Londres. L'expédition à travers la montagne enneigée a été rude et s'est terminée par un accueil en prison, suivi le lendemain d'un accompagnement armé à la frontière avec chiens policiers ! Rebelote : nous revoilà dans la neige entre les postes allemands. Merci, charmante Helvétie... Récupérés par des cultivateurs dans le Doubs, nous avons trouvé refuge chacun dans une ferme en attendant la suite des événements. Cinq mois de retour à la terre pour des travailleurs clandestins. Revenus à Mirecourt en juillet, nous avons rejoint le maquis dans les bois de Rouvres puis, nous nous sommes engagés dans la 2ème DB. Démobilisé fin 45, j'ai renoué avec la lutherie pour une année chez le Maître Georges Apparut**.

Jusque dans les années 70, l'apprentissage se faisait dans un atelier avec le Maître et les compagnons. En plus des conseils du Maître, *le jeune débutant observait son entourage et essayait de répéter les gestes des anciens avec la même précision.* L'apprenti était désigné pour toutes les corvées avant d'être sacré compagnon. Depuis l'ouverture de l'École de Lutherie, les élèves sont sous la férule du professeur et les journées sont partagées avec la culture générale. La formation est différente, mais en dehors de la rapidité d'exécution, les élèves connaissent l'essentiel de la fabrication ; avec en plus, des études musicales qu'on ne demandait pas jadis.

Mes études musicales se résument à quelques années de solfège et de clarinette.

Mon approche des cordes s'est faite instinctivement au cours des réglages sur les instruments. Appelons cela la méthode manouche. »



Jean Petitcolas a rédigé avec esprit quelques ...

Souvenirs d'apprentissage

1940-1942

Mauvais souvenir d'apprentissage – année 1940

Au début de mon apprentissage chez Amédée Dieudonné, l'ajustage de la barre d'harmonie restera mon pire souvenir. Les précédentes phases du travail s'étaient pourtant bien déroulées.

En me traçant l'emplacement de la barre, le maître m'explique l'importance d'un léger forçement sur son point d'appui situé derrière le cran d'ouïe ; le tout devant épouser la table en joignant parfaitement sur toute la longueur. Avec mon canif bien affûté, je dégrossis la courbe générale et je m'applique pendant une heure à dégager une quantité de copeaux minuscules afin de trouver le balancement demandé. Puis je me décide à soumettre ma prestation, légèrement angoissé.

« C'est pas mal, mais ta barre ne force pas assez. »

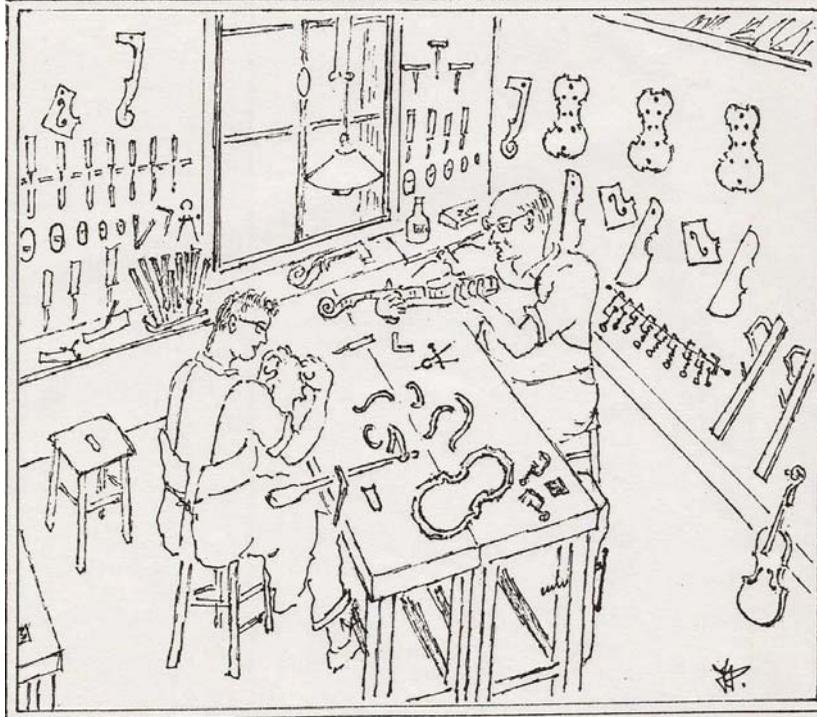
À plusieurs reprises, je me fais remettre à ma place : trop de forçement, barre boiteuse, petite bosse... Pour la énième fois, je présente mon ajustage à l'œil du maître qui le vérifie avec un sourire goguenard :

« Eh bien voilà, c'est parfait ! Dommage que tu ne puisses pas la coller, il n'y a plus assez de bois. »

Saisissant la barre à chaque extrémité, il la casse en deux sur le coin de l'établi.

Je regagne ma place les larmes aux yeux et la rage au cœur. Comme pour justifier son mouvement d'humeur, il éructe à la cantonade : « C'est le métier qui entre, ça ira mieux la prochaine fois ! »

Ce jour-là, comme la barre du même nom, l'harmonie entre le maître et l'élève en avait pris un sacré coup.



Partie de campagne – été 1941

Pendant l'Occupation, la plupart des gens élevaient des lapins pour améliorer l'ordinaire. Les Dieudonné n'échappaient pas à la mode et nourrissaient une demi-douzaine de ces braves bestioles condamnées à la cocotte. Un jour d'été, le Médé me charge d'une mission de confiance.

« J'ai un ami paysan qui me cède deux bottes de foin mais il ne peut pas me les livrer ; tu vas prendre la charrette du jardin pour aller les chercher, c'est à Vroville, il y a trois petits kilomètres, une vraie promenade. »

Pas très ravi de cette nouvelle mission, je lui dis que je ne connais pas le coin.

« C'est facile, tu montes le faubourg et tu prends la route à droite qui passe devant la maison blanche ; arrivé sur le plateau, tu verras Vroville dans le fond, la ferme est au début du village. »

En avant, à moi la route ! Malgré l'absence de moteur, le bruit métallique des quatre roues annonce mon passage, pas besoin de klaxon. Rien à signaler à l'aller, à part que la côte est plutôt raide. Pas de difficulté pour trouver le bonhomme. En peu de temps, il me charge deux grosses bottes de foin sur la chignole.

« Bon voyage, pas d'excès de vitesse surtout ! » me lance-t-il en souriant comme un bienheureux. Dès le départ, je constate que la visibilité est nulle à cause du chargement, je dois me déporter sur le côté pour savoir où je vais. À plusieurs reprises, les nids de poule font tituber la carriole et menacent de faire basculer le tout dans le fossé. Je décide de me placer à l'avant du véhicule pour mieux découvrir la route et surtout retenir le foin dans la descente. Je traverse le faubourg tant bien que mal en reprenant la conduite normale. Me voilà rue Canon, heureux d'arriver sans dégâts.

Le Médé, m'ayant aperçu par la fenêtre, me dit : « Je commençais à m'impatienter, mais j'ai pensé, il a quand même une sacrée chance, ça descend presque tout le long du chemin ! »

J'allais répliquer « Faut pas pousser » mais il l'aurait mal encaissé.

La lettre retardée – année 1942

C'était à la fin d'une journée ordinaire ; Amédée Dieudonné me charge de remettre une lettre urgente à la grande poste.

« C'est sur ton chemin, ça gagnera du temps ! »

Sitôt dehors, je rencontre un copain, on discute le bout de gras et il m'accompagne jusqu'à chez moi, à l'autre bout de la ville. Inutile de préciser que la poste est transférée aux oubliettes...

Huit jours passent, Amédée s'informe : « As-tu bien posté la lettre ? » « Bien sûr, M'sieur ! »

La preuve ? Rien dans mes poches... Il est vrai qu'entre-temps, j'avais changé de tenue. En fouillant dans l'autre veste, je retrouve la bafouille légèrement froissée, adressée à Monsieur Flageolet à Reims. Je me dis bêtement : « Heureusement que ma mère ne l'a pas mise à la lessive, ça serait la fin des haricots ! »

Je me précipite à la poste et me débarrasse de la missive avec un ouf de soulagement. Quelques jours plus tard, le patron nous annonce qu'il vient de recevoir une réponse de Reims. Flageolet s'excuse pour le retard mais le message initial a mis dix jours à lui arriver.

« Tu te rends compte, Marcel ? Dix jours pour arriver ! »

Sans le savoir, le Marcel apporte de l'eau à mon moulin : « Ça ne m'étonne pas, tu sais, avec la censure, tout est possible. »

« Les salauds de Boches, qu'est-ce qu'ils nous emmerdent ! » enrage le Médé.

Penché sur mon filetage, j'esquisse un sourire de crétin, pas très fier de mon rôle de faux-cul mais bienheureux de constater l'heureux dénouement de l'aventure.



« On n'est pas sérieux quand on a 17 ans ! »

Arthur Rimbaud

Meilleur souvenir d'apprentissage – année 1942

Un jour d'hiver, en arrivant à l'atelier, je trouve le Médé tout seul, occupé à préparer le feu dans le vieux Godin. Il répond à mon bonjour aimablement puis m'annonce avec tristesse que Marcel Thomassin est malade et sera absent une huitaine de jours. Pour lui, c'est la catastrophe, car depuis leur collaboration, ils se partagent les tâches et chacun a sa spécialité. Le Marcel fait les joints, monte les moules et filete chaque pièce des instruments. Le Médé ébauche, amorce les voûtes et rogne fonds et tables.

Huit pièces de quatre violons attendaient d'être coupées et filetées.

J'avais à peine deux années d'atelier et pourtant il me dit :

« Tu sais, je n'ai pas fileté depuis au moins dix ans et je n'ose pas m'y atteler car j'ai certainement perdu la main. Comme tu commences à bien te débrouiller, j'ai décidé que tu pourrais remplacer le Marcel momentanément. »

Je perçus cette décision comme un grand compliment mais avec la peur de ne pas être à la hauteur de la situation. En tout cas, je m'efforçai de remplir mon contrat le mieux possible. Ces efforts furent couronnés de succès en m'attirant les plus vifs remerciements du Patron, puis ceux de Marcel Thomassin à son retour à l'établi.

Suite à cet événement, les rapports avec l'apprenti que j'étais changèrent complètement au sein de l'atelier et je peux dire que c'est le meilleur souvenir de mon passage chez Dieudonné.



Paris.

« À Paris, mon contact sera Maurice Collenot, modeste artisan luthier qui m'aidera dans mon nouveau départ. Chez le luthier du Conservatoire, au côté de mon oncle, je me suis familiarisé dans la restauration des instruments des grands maîtres italiens et français. J'y ai aussi réparé d'autres instruments, comme des mandolines, des luths et des violes de gambe. Parallèlement, j'ai construit violons, altos et violoncelles neufs sur des modèles les plus renommés.

Rue de Madrid, 1947



Égalisation de la voûte et des bords au rabot



Filetage du fond



Découpe des ouïes



Formage des éclisses



Sculpture de la volute



Après cinq ans passés chez le luthier du Conservatoire, j'ai décidé de m'installer à mon compte. *Une sorte de grenier dans Montmartre est devenu mon atelier et, heureusement, des confrères déjà installés m'ont confié des clients* car, à cette époque, ces derniers se faisaient rares.

Pour me faire connaître, j'ai participé à un concours de sonorité et lutherie. C'était le fameux concours international de quatuors à cordes de Liège. Nous étions en 1960 ; il y avait trente participants et onze nations étaient représentées. J'ai remporté le premier prix avec la médaille d'or. C'était bon pour le moral et ça me permettait de transplanter mon atelier dans le quartier des luthiers, rue de Liège. J'ai pu ainsi avoir plus de clients malgré la crise qui persistait encore ces années-là.



Ce concours avait lieu tous les trois ans. Deux Français déjà l'avaient remporté les fois précédentes : Jean Bauer en 1954 et Pierre Gaggini en 1957.

Quelque temps après, je me suis présenté au concours des meilleurs ouvriers de France qui m'a imposé davantage dans la corporation. Ma clientèle se composait surtout de musiciens professionnels des grands orchestres de Paris et d'ailleurs, avec en plus une partie de musiciens amateurs.

Dès que mes finances me l'ont permis, j'ai racheté des bois anciens aux maisons qui fermaient pour avoir des fournitures de grande qualité. Autour des années 1970, ça a commencé à bien marcher. L'apprentissage de la musique se développait davantage aussi.



Jean-Marcel PETITCOLAS

Premier prix

avec attribution de la médaille d'or
du Concours International de Quatuor à Cordes

(Devise : Lutte de luths en ut)



Rue Labat, 1960



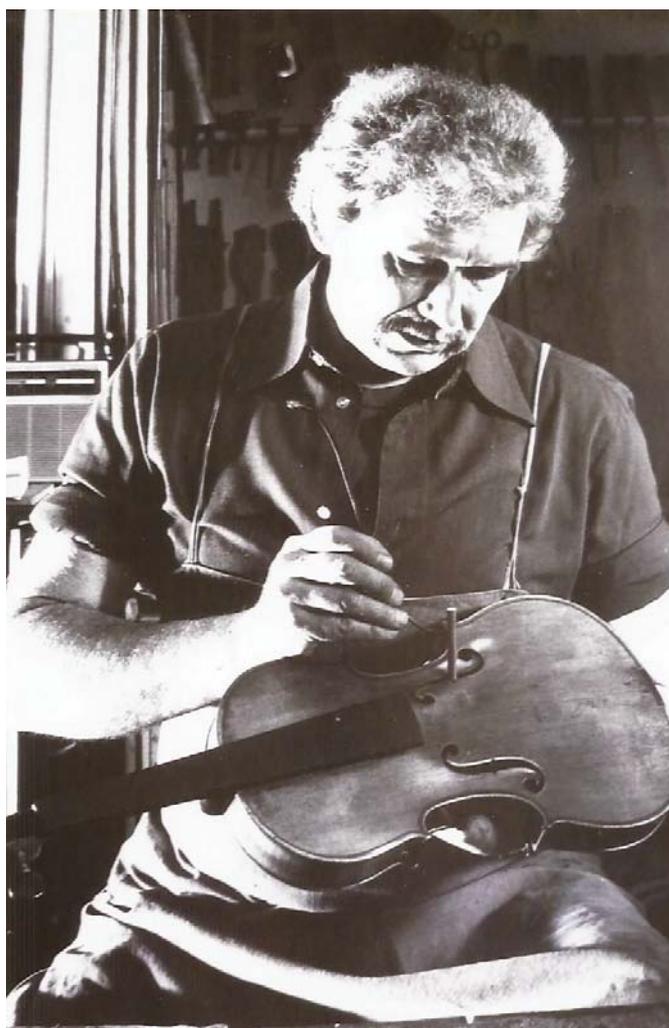
Sollicité par de jeunes luthiers pour accomplir des stages à mes côtés, il ne m'était pas possible d'accepter vu le manque de place. J'aurais pourtant aimé prendre des apprentis et leur transmettre mon savoir-faire. Il y avait beaucoup de travail entre la fabrication des instruments, la réparation et le réglage. De plus, je m'étais fait une importante clientèle dans le violoncelle. Et dans mes 20 m² de la rue de Liège, les violoncelles occupaient beaucoup de place. Il fallait faire très attention. *Contrairement à beaucoup de luthiers, je n'avais pas de salon pour recevoir les clients. Cependant, tout le monde aimait cette ambiance, trouvait cela romantique et adorait l'odeur de la résine.*

Mes activités artisanales se sont arrêtées avec la fin du siècle et c'est maintenant le temps de la retraite. J'ai gardé mon atelier et il est resté inchangé. J'ai eu des demandes de personnes qui voulaient l'acheter mais, je ne sais pourquoi, je voulais le garder. J'y ai toujours mon outillage. J'y vais pour regarder les instruments qui me restent, lire des choses sur la lutherie ou bien écrire.»

Les yeux de Simone Petitcolas s'illuminent quand son mari évoque ainsi sa passionnante carrière.

« L'atelier, c'est son petit fief. Il ne fallait surtout pas faire de coupure. Grâce au métier de Jean, nous avons également été comblés en tant qu'auditeurs. Nous sommes allés écouter des musiciens jouer sur des instruments que Jean avait fabriqués. Quelle joie ! Nous sommes des mordus de concerts et d'opéra ! »

Rue de Liège, 1975





Jusqu'à récemment, Jean Petitcolas faisait partie de l'Entente Internationale des Luthiers et Archetiers qui organise des réunions dans différentes villes d'Europe et d'Amérique où sont traités divers sujets inhérents à la pratique du métier.

« Lors de ces rencontres, il y avait toujours des échanges très intéressants d'astuces de fabrication, de savoir-faire... *Nous avons eu l'occasion d'aller à plusieurs reprises à Crémone où les luthiers nous montraient comment ils travaillaient.* Les luthiers italiens ont toujours été très en avance. Ce sont toujours eux les premiers dans la lutherie ancienne. Quand vous voyez le prix d'un Guarnerius ou d'un Stradivarius, nous n'atteignons pas ces sommes. Toutefois, la lutherie française a été très à l'honneur aux 18^{ème} et 19^{ème} siècles avec des gens comme Nicolas Lupot et Jean-Baptiste Vuillaume. Désormais, la lutherie française et la lutherie italienne modernes se tiennent. Il ne faut pas oublier non plus les luthiers allemands et anglais qui sont moins nombreux mais excellents.

Il y a aussi des modes chez les musiciens. À l'époque, les Vuillaume sonnaient merveilleusement mais on les trouvait parfois trop éclatants. Maintenant, c'est une folie. Leur puissante sonorité est recherchée !

Avec les écoles de lutherie, de nombreux luthiers et archetiers ont été formés alors que quand je suis entré dans ce domaine, il n'y en avait presque plus. On me regardait un peu comme une bête curieuse. L'année suivante, sont arrivés des fils de luthiers parisiens : Étienne Vatelot, Bernard Millant, Frédéric Boyer...et plus tard, Jean-Jacques Rampal. Dans les années 60, Étienne Vatelot s'est dit qu'il fallait éviter que la lutherie se perde à Mirecourt. C'est pourquoi il a créé l'École de Lutherie. »

*STO : service du travail obligatoire imposé par l'Allemagne nazie durant la période de l'Occupation. Des centaines de milliers de Français ont été réquisitionnés pour partir dans des camps de travailleurs en Allemagne et participer à l'effort de guerre allemand qui nécessitait une main-d'œuvre de plus en plus importante.

**Georges Apparut est né à Juvaincourt en 1877. Fils de luthier, il a commencé son apprentissage chez son père. Son travail l'a mené à Lyon, Bruxelles, Avignon et Mirecourt à nouveau, au numéro 6 de la rue Sainte Cécile où il a repris l'atelier de Victor Joseph Charotte.



(Ndlr : nous tenons à remercier Monsieur Petitcolas qui nous a permis d'utiliser ses photos d'archives ainsi que des dessins et peintures faits de sa main pour la réalisation de cet article.)



Bisgraphisme -

Tout commence simplement dans ce bon vieux Mirecourt
 Où tant de souvenirs précèdent mon parcours =
 Une famille unie comme les doigts d'une main,
 Études, copains, bagarres, idylles sans lendemain -
 Quand vint le temps pour moi de choisir un métier -
 Le temps s'était la guerre, pas vraiment le bonheur -
 Le hasard me conduisit chez Maître Nicodonné,
 C'est ainsi qu'en lutherie mon départ fut donné -
 La présence "vert de gris" est une ombre au tableau -
 La fuite vers le maquis, la suite vers le drapier -
 La guerre terminée, à moi la capitale !
 Mais comment triompher sans minimum vital ?
 Mon maître parisien, émule d'Harpagon
 Se soucie de mon cas comme de Colin-tampon -
 Un jour je crie "Basta" deviens ton propre maître
 Le monsieur Harpagon il faut l'envoyer paître !
 Un giletas dans Montmartre sera mon atelier,
 De toutes dépendances je dois me délier -
 Mais ce n'est pas Byzance il faut en convenir,
 Le bonheur comme toujours c'est plutôt l'avenir -
 Tiens ! voilà un grand prix et d'autres distinctions,
 C'est bon pour le moral et pour les relations -
 Dans le quartier d'Europe (toujours la cour des grands)
 Je transfère mes outils et tout mon fournisseur ;
 Et là je chante " au fond d'ma cour j'sais renommé "
 En voyant sur la planche tant de pain assié -
 Collages et copeaux et raccords de vernis,
 Autant que ma compagne ont épouré ma vie ;
 Si tout s'est bien passé, c'est parce qu'on était deux,
 Qu'il en soit donc ainsi jusqu'au bout-pévilleur -

